

# Le Miroir et ses portes



Daniel Cohen

LE TRÉSOR FAMILIER DES RYTHMES (\*\*)

# Le Miroir et ses portes

**O**rizons  
2018

## Dans la même collection

- Michel Arouimi, *Jünger et ses dieux. Rimbaud, Conrad, Melville*, 2011
- Michel Arouimi, *Maeterlinck ou Naître par la mort*, 2017
- Michel Arouimi, *La métaphysique effeuillée dans les essais de Maeterlinck*, 2018
- Audrey Aubou (dir.), *Reinaldo Arenas en toutes lettres*, 2011
- Aimé Césaire, *Du fond d'un pays de silence... Édition critique de Ferrements*,  
Lilyan Kesteloot, René Hénane, Mamadou Souley Ba, 2012
- Monique Lise Cohen, *Etty Hillesum. Une lecture juive*, 2013
- Miguel Couffon, *Peter Altenberg, Une vie de poète bobème à Vienne, entre  
1859 et 1919*, 2011
- Quentin Debray, *Pirandello, Tchekhov et quelques autres - La mise en  
question de la personnalité en littérature*, 2017
- Quentin Debray, *Dickens et Freud*, 2018
- Charles Dobzynski, *Je est un juif, roman*, 2011
- Charles Dobzynski, *Un four à brûler le réel — Tome I : Les poètes de  
France*, 2011 ; *Tome II : Les poètes du Monde*, 2013
- Charles Dobzynski, *Ma mère, etc., roman*, 2013
- Raymond Espinose, *Albert Cossery, une éthique de la dérision*, 2008
- Raymond Espinose, *Boris Vian, un poète en liberté*, 2009
- Bernard Forthomme, *Une soirée d'hiver en compagnie d'Emmanuel Lé-  
vinas*, 2016
- Hamid Fouladvind, *Aragon, cet amour infini des mots*, 2009
- André Gide, *Poésies d'André Walter*, illustrations de Christian Gardair,  
2009
- André Gide, *De me ipse*, 2013
- René Hénane, ... *Ma conscience et son rythme de chair...* — Aimé Césaire,  
une poétique, 2018
- Else Lasker-Schüler, *Viens à moi dans la nuit* — traduit de l'allemand par  
Raoul de Varax, 2015
- Fanny Lévy, *Héroïnes manipulées ou Les beaux-arts de la mort*, 2017
- Françoise Maffre Castellani, *Edith Stein. « Le livre aux sept sceaux »*, 2011
- Didier Mansuy, *Le linceul de pourpre de Marcel Jouhandeau. La trinité  
Jouhandeau — Rode — Coquet*, 2009
- Tilmann Moser, *Une grammaire des sentiments*, traduit de l'allemand par  
Dina Le Neveu, 2009
- Lucette Mouline, *Proust maître d'œuvre*, 2014
- Marta Ruiz-Galbeta, *Jorge Semprun - La mémoire de toutes pièces*, 2016
- Georg Trakl, *Sébastien en rêve et autres poèmes*, 2018

Claude Vigée, *Mélancolie solaire*, édition d'Anne Mounic, 2008

Claude Vigée, *L'extase et l'errance*, 2009

Claude Vigée, *Rêver d'écrire de temps*, 2011

Georges Ziegelmeyer, *Les cycles romanesques de Jo Jong-nae, Œuvre-monde de Corée*, 2009

## Du même auteur

### Œuvres

- Eaux dérobées*, coll. « Littératures », Orizons, Paris, 2010, avec des illustrations photographiques d'Ellis A. Ware, 1500 p. ; cahier de photographies de 70 pages.
- Blanche des Oublies*, coll. « Grand format », 21 x 29,7, édition intégrale, texte et appareil des illustrations d'Ellis A. Ware, 680 p. en couleurs, Orizons, Paris, 2015.
- Lire, Chimères dans la bibliothèque*, coll. « Miroir et contre miroirs/Contemporains », 434 p., Orizons, Paris, 2015.
- Le Trésor familial des rythmes*, coll. « Littératures », 772 p., Orizons, Paris, 2018.
- Le Miroir et ses portes — Proust, Gide, Claudel*, 274 p., coll. « Profils d'un classique », Orizons, Paris, 2018.
- L'Argent, sa corde et l'Écrivain*, coll. « Débats/Controverse », 98 p., Orizons, Paris, 2018.
- Psoas*, coll. « Littératures », édition revue et corrigée, Orizons, Paris, à paraître en 2018-2019.
- D'Humaines conciliations*, coll. « Littératures », édition revue et corrigée, Orizons, Paris, à paraître en 2019.
- La bibliothèque d'un écrivain et ses magies*, Ellis A. Ware, le vagabond universel, textes de Daniel Cohen, coll. « Grands Formats », Orizons, Paris, à paraître en 2019.
- Aux Allemands*, coll. « Débats/Histoire », Orizons, Paris, à paraître, 2019-2020.
- Au Pays de Blanche*, coll. « Grand format », Orizons, Paris, à paraître, 2019.
- La tentation antisémite dans la littérature française 1860-1960*, coll. « Débats/Histoire », Orizons, Paris, à paraître, 2020.

### Vita

- Cancériade*, récit, Intertextes éditeur, Paris, 1983 (épuisé).
- Ombres*, récit, Intertextes éditeur, Paris, 1989 (épuisé).

Contempler des ossement, c'est se regarder  
au miroir

Villiers de l'Isle-Adam  
*Axel*, 4<sup>e</sup> partie, scène III





À la mémoire de Catherine Gide (1923-2013),  
pour ce qu'elle m'a apporté avec élégance,  
en des temps difficiles.

À la mémoire de Lilyan Kesteloot (1931-2018),  
bel esprit et savante d'envergure des grandes  
épopées africaines, qui m'a offert son amitié  
et, toujours, son soutien.



Proust,  
l'énergique



Évoquer le cas Proust : compagnon magnétique depuis des décennies.

Près du matériau humain, par sa puissance créatrice et une énergie que confirment les dernières années de sa vie.

Dans la mienne, il a été une canne.

Cependant, en mal-être, je le considérais pesant, surenchéri, anachronique comme ces peintures pré-raphaélites, étincelantes et vaines ; on les regarde d'un œil vif mais on s'efforce de ne pas trop se raidir contre leurs lignes lisses et leurs couleurs affadies.

Il est des pages de Bloy certainement, d'Huysmans plus rarement, de Bernanos si souvent, qui vous vaccineraient ou érailleraient *La Recherche* — alors Proust m'apparaissait aussi illisible qu'aux lecteurs de quelques maisons d'édition à qui il avait envoyé *Du côté de chez Swann*.

Aux jours les plus pénibles de ma maladie je ne voyais que falbalas ; j'étais recru d'une culture impropre à me protéger, inapte à opposer à ma sédition naturelle une honnêteté un peu plus athlétique.

Tantôt, je trahissais mon soi-disant refus de rouvrir jamais une seule de ses pages, lues *ad nauseum* ; tantôt mon effort passait de la désintoxication à une rémission fragile. Puis je repartais vers les sommets de la passion.

J'ai eu, en ma vie de lecteur, une proustophilie sans accroc ; l'accident de ma proustophobie s'est inscrit dans la haine de mon corps quand un cancer entreprit de m'abîmer.

J'aimerais écrire — mais le ferais-je ? — un *Proust et moi*. Qui détaillerait un bilan personnel : amitié brûlante ou raisonnée, représentative de mes tensions.

Revenir à lui.

Il y avait eu, en 2013, sur le tapis, une trentaine de livres au moins, ouverts, fermés : radeaux échoués ; il est une part en littérature, surtout la meilleure, qui fond à l'instant où un certain réel la rend illusoire ou travestie.

Les passages qu'on va lire ont d'abord été écrits en fragments. Ils relevaient eux-mêmes d'une lecture éclatée. Cela pouvait contenir le charme qu'opère tout style qui privilégie la segmentation comme méthode d'approche.

Je reviens à un regroupement raisonné : non pour contourner l'effet de collages mais afin de mettre en face trois géants de la littérature française du premier XX<sup>e</sup> siècle.

Proust.

Gide.

Claudé.

Proust au nom de la passion qu'il m'a inspirée immédiatement, Gide par le hasard des rencontres, Claudel parce qu'on en parlait mal.

J'ai lu ces auteurs, en lecteur plutôt étonné que ces hommes, sensiblement égaux en âge, aient été si différents dans leur manière de rapporter le monde :

Proust en esthète moraliste ;

Gide en humaniste à casquettes multiples et en moraliste parfois pénible ;

Claudel, derrière ses topez-là, de réactionnaire patenté, en poète, penseur et dramaturge puissant.

Si l'on parcourt leurs œuvres parues dans la Bibliothèque de la Pléiade, on constate ceci : Gide a été plus abondant que Proust ; la Providence lui aura octroyé trente années de vie supplémentaires ; par pur hasard, elle m'a doté d'une collection gidienne relativement bonne, arrêtée au début de ce siècle. Claudel, sur plusieurs dizaines de livres, a élevé au ciel cette espèce d'épos qu'il y avait dans la bouche de ma mère et de mon père.

L'immensité de leur Dieu quels qu'aient été leurs malheurs.



À lire Claudel, et pensant à eux, je songeai à ces mots d'Ézéchiël : « Je regardai, et voici, il vint du septentrion un vent impétueux, une grosse nuée, et une gerbe de feu ».

Ce tourbillon les a emportés.

Mais pourquoi ne me risqué-je pas à imaginer, au-delà de ma pitié, une grâce, une clémence au fond desquelles ils auraient vu le reflet du verset d'Ézéchiël, I, 4, dans sa période miséricordieuse : un vent « qui répandait de tous côtés une lumière éclatante, au centre de laquelle brillait comme de l'airain poli, sortant du milieu du feu » ?

L'éclat biblique de l'écriture claudélienne, je l'ai aimée, envers et contre les grognons, et précisément lors de leurs grincerias ; mes parents eussent élu le poète : l'écume de ses mots eût affleuré et répandu, sur leur patience et leur impatience, l'espérance, certes ternie et cassée, mais toujours en puissance.

Réenchanté ou dégoûté : je crains que ma mère et mon père n'aient pris de moi que cette image.

Ils n'auraient rien compris à Proust, se seraient ennuyés dans le labyrinthe gidien, mais ils auraient été émus, en dépit des excès et des faux

sens, par un Claudel dont j'ai fait un familier ; oui, il leur aurait plu.

Quand bien même l'œuvre narrative de Gide m'avait peu bouleversé — elle n'a pas été prise dans le filet où l'on retrouve *L'Éducation sentimentale*, *Lucien Leuwen*, *La Nausée*, quelque fiction de Julien Gracq — je ne pouvais prendre, pour des prunes, le rôle capital de cet écrivain dans la transformation du goût et dans l'approche des « interdits » sociétaux.

Dans *L'Homme précaire et la littérature*, André Malraux écrit :

« La force de l'Université tenait à ce qu'enseigner la littérature est d'abord enseigner son histoire supposée soumise à la courbe traditionnelle : maladresse, perfection, décadence » ; un peu plus loin : « La Sorbonne avait perdu son autorité au bénéfice de la NRF ».

Dire « NRF » du temps où elle était déjà, dix ans à peine après sa création, le lieu d'une haute culture, c'est viser sur sa façade son grand téla-mon. « Nul écrivain ne fut attaqué autant que Gide pour sa "mise en question de l'homme", héritière de celle qu'avait tentée Baudelaire dans *Les Fleurs du mal*, comme dans ses notes intimes » nous rappelle Malraux.<sup>1</sup>

Si la nrf avait gagné une telle autorité, auprès des milieux qui comptaient, nous la devons au diable de la rue Vaneau ; mais sans Proust et la magnificence de son œuvre, propagée à travers le globe, la nrf aurait été une enseigne française parmi d'autres.

Une photo : Proust, rue Hamelin.  
Un lit. Une table de nuit.

Ascète, moine d'un *projet* : une ellipse *encrée* par sa force intérieure — le pôle même de nos précarités et de nos doutes : n'a-t-il pas choisi la privation comme méthode et comme éperon afin de peindre une fin de monde qui, au tournant d'une civilisation ou sur le chemin de sa désagrégation, ne paraît jamais aussi folle, aussi dérisoire ?

Le choix de cette solitude est peut-être l'élément magistral de *La Recherche* ; s'étant éclipsé au profit d'un Narrateur proche ou lointain, Proust l'indémasquable, au fil de sa longue nuit démiurgique, demeurera, quelle que soit notre glose, un sujet insigne.

L'adolescent et Proust.  
Opulence du vocabulaire, musée d'œuvres  
que le texte expose page après page.

Sans l'appropriation symbolique du terroir  
français — la patrie normande dans le sillon d'une  
nostalgie plus grande, désir d'une France qui  
s'était déclarée « notre mère » en Algérie — quel  
destin aurait été mien ?

C'est peut-être l'un des éléments qui m'ont  
aidé à résister contre l'irritabilité dont est menacé  
tout premier lecteur de l'Écrivain-Narrateur.

*Du côté de chez Swann* est de ces dix ou vingt  
livres qui, depuis trois millénaires, agissent im-  
médiatement, en profondeur, sur notre équi-  
libre : incertitudes des uns, fragilité des autres ;  
elles s'enrichissent et mutualisent leurs énergies  
afin de faire tenir l'édifice. L'œuvre exige l'ad-